

Reseñas – Comptes-rendus – Reviews

PERAUD, Alexandre (éd.), (2013) *La Comédie (in)humaine de l'argent*. Lormont, Le Bord de l'eau éditions, 174 pp., ISBN 978-2-35687-261-6.

Mots clés : Balzac, épistémocritique, économie, argent, réalisme

En observant la prégnance du discours économique dans l'agenda médiatique et les conversations de comptoir depuis 2008, agrémentée ces derniers temps par le succès éditorial de Thomas Piketty, on serait vite tenté d'y reconnaître les symptômes de l'essoufflement du capitalisme boursier et de vendre sa peau avant de l'avoir tué. Or, si la prise de conscience générale des us et abus de l'économie libérale s'est articulée dans un contre-discours d'ordre social qui, dans certains pays, est à même de se poser en alternative politique réelle aux porte-paroles du système dominant, l'avenir de celui-ci semble peu compromis au vu non seulement de son enracinement global, mais surtout de sa capacité à se transformer en intégrant les voix dissonantes, comme l'ont bien montré Luc Boltanski et Ève Chiapello ou, plus récemment, Christian Salmon.

Depuis le temps qu'elle sévit, la crise a fait couler beaucoup d'encre en raison de la gravité de ses conséquences, ce qui ne fait que confirmer son caractère foncièrement discursif, tel que l'a décrit Jean-Pierre Faye, en vertu duquel toute parole à son propos contribue à son événement et à son évolution. C'est donc par rapport au discours du système, au discours sur le système, au système comme discours, que la critique contemporaine, fût-elle économique ou esthétique, est obligée de bâtir ses fondements. Cet empiètement du discours, à la fois cause et conséquence de l'évènement, invite nombre de critiques littéraires et d'agents économiques (que l'on songe aux chantres du *storytelling*) à interroger les œuvres classiques à la recherche des clés d'analyse du présent, mais également à remettre en cause la place de leur discipline dans le monde actuel.

Derrière ce geste archéologique, et notamment dans la pertinence que lui exige Alexandre Péraud dans l'introduction de *La Comédie (in)humaine de l'argent*, transparait un parti pris sur le statut contemporain de la critique littéraire et, par là même, de la littérature. En effet, le directeur de l'ouvrage dénonce une certaine tendance à revisiter l'œuvre de Balzac, couronné « romancier de l'argent », dans une visée moralisante mobilisant des clichés et se limitant à reprendre « les grandes lignes d'un discours auctorial dénonçant la puissance corruptrice du Veau-d'or. » (p. 11) Approche quelque peu paraphrastique et superficielle qui, tout en considérant la littérature comme un simple témoignage d'époque, et donc en prétendant la rattacher à son contexte social de production avant de tirer tout naturellement des ponts entre celui-ci et le contexte actuel, fait fi de ses particularités spécifiques en tant qu'œuvre artistique au point de ne pas la distinguer d'un article de presse ou d'un quelconque document historique.

Après tout, une telle paresse herméneutique n'entraînerait-elle pas une victoire à la Pyrrhus de la critique contemporaine ? Voulant à tout prix contourner le péril qui la menace en amont (celui de son autotélisme, de son incapacité à dialoguer avec le monde), la littérature ne serait-elle pas en train de se précipiter vers un deuxième, pas moins réel, en aval ? A force de la faire embrasser l'ensemble des discours, de la confondre avec tout autre produit culturel, on risquerait ainsi de négliger ce qui, comme l'affirme Pierre Bourdieu dans *Les Règles de l'art*, « sépare l'écriture littéraire de l'écriture scientifique », à savoir : « cette capacité qu'elle possède en propre, de concentrer et de condenser [...] toute la complexité d'une structure et d'une histoire que l'analyse scientifique doit déployer laborieusement » (cité par Alexandre Péraud, p. 18).

La réussite du présent volume consiste précisément dans la prise en compte de cette capacité spécifique qui érige la littérature en instrument privilégié d'observation de la réalité économique, à son tour concentration et condensation d'une multiplicité de structures, de dynamiques et de discours. Aussi, les contributions ne se contentent-elles pas de faire état du caractère englobant et centripète du regard balzacien, mais le réinvestissent sous forme d'impératif critique afin de revenir à *La Comédie humaine* moins pour donner libre cours aux amalgames historiques « que pour tenter de comprendre cette curieuse impression de contemporanéité, voire de familiarité que peut susciter la prose balzacienne de l'argent » (p. 12). Car, et c'est ce que revendiquent les spécialistes ici rassemblés, Balzac sut mieux que personne lire et (d)écrire, en même temps qu'il le vivait, le processus par lequel l'argent devint l'agent articulatoire du rapport que l'individu moderne entretient avec le réel. L'emploi de la forme littéraire permit à l'auteur tourangeau de dépasser la conception réifiée et par là même réductrice de l'argent comme instrument d'échange, présente dans les grandes théories économiques de l'époque, et donc de pousser l'analyse jusqu'aux implications psychologiques, historiques, anthropologiques, sociologiques, symboliques et philosophiques de cette « grande transformation » dépeinte par Karl Polanyi en 1944.

L'approche théorique choisie se veut de ce fait interdisciplinaire et dialectique afin d'éviter l'instrumentalisation et des textes, par leur réduction en documents, et des savoirs mis à contribution pour les analyser. Relevant des sciences humaines, elle place la demi-douzaine d'études composant l'ouvrage sous le signe de l'épistémocritique et renvoie dos à dos l'approche marxiste traditionnelle et l'histoire littéraire dans le but de livrer de nouveaux éclairages sur la production balzacienne. Centré sur « la dynamique d'un objet de valeur qui organise l'agir des personnages et structure les récits » (pp. 11-12) ce volume peut être perçu à la fois comme un prolongement et comme un embryon de l'incontournable travail publié par Alexandre Péraud de façon presque simultanée (*Le Crédit dans la poétique balzacienne*, 2013), dès lors que les six textes intégrant cette *Comédie (in)humaine de l'argent* résultent, à deux exceptions près, d'une journée d'étude « Argent et logiques monétaires dans *La Comédie humaine* » organisée le 9 juin 2012 à l'Université Denis Diderot-Paris VII.

On ne peut que célébrer l'extraordinaire rendement de ce concert de voix apparemment hétérogènes dont la confluence permet, d'une part, de mieux saisir les contradictions internes qui sous-tendent l'œuvre balzacienne –issues de l'écart entre le discours auctorial et les dynamiques économiques configurées par la fiction– et, de l'autre, d'intégrer le discours littéraire dans la pensée économique, eu égard aux particularités lui permettant de questionner la représentation que se fait l'économiste des individus. Que le point de départ relève de l'analyse littéraire, historique, économique ou philosophique, cette interpénétration des deux pôles (littérature et économie) survole l'ensemble des contributions.

Ainsi, Carole Christen s'étonne, à partir de l'histoire économique, du caractère secondaire et ambigu que Balzac attribue à l'épargne par rapport à l'omniprésence et l'importance structurale du crédit dans ses œuvres. Décalage d'autant plus remarquable que l'épargne, dont le libéralisme prônait les vertus morales en tant que remède à la question du paupérisme, est « un fait d'époque dans la première moitié du XIX^e siècle » (p. 53) au même titre que le crédit. Or, pour l'idéologie antilibérale de l'auteur de *La Comédie humaine*, les caisses constituent un facteur de vice et un danger pour l'état, puisqu'elles conduisent les classes populaires rêvant d'une ascension sociale vers la spéculation et l'agiotage. Patrice Baubeau insiste sur cette imbrication de la morale et de l'économie dans le discours balzacien, en particulier dans le célèbre prologue de *La Fille aux yeux d'or*, où Balzac dépeint un univers social structuré autour de l'or et du plaisir. À cet enfer parisien à haute portée symbolique, relevant autant de la sociologie que de l'économie politique, l'auteur applique le modèle à génération imbriquée de l'économiste Paul Samuelson, dont ce roman constitue, selon lui, le premier exemple « jamais élaboré dans la littérature de fiction européenne » (p. 117).

Les enjeux symboliques de l'argent articulent également l'analyse de Jean-Joseph Goux, qui établit, dans la lignée de la remarquable réflexion qu'il poursuit depuis les années soixante-dix à propos de l'homologie structurale entre monnaie et langage, une corrélation entre les différentes formes matérielles de la valeur les plus présentes dans l'œuvre de Balzac (effets de commerce et lettres de change, plutôt que pièces métalliques frappées par l'Etat) et la forme littéraire du « réalisme moral », à savoir : « l'affirmation que toutes les valeurs hautes, l'honneur, la beauté, la noblesse, l'amour et les autres sentiments élevés, etc. ne sont que des illusions, des illusions idéalistes, sans poids réel, par rapport à la seule valeur qui compte, l'argent, ou plus précisément l'or » (pp. 89-90). André Orléan prolonge de son côté cette réflexion en pointant la nécessité d'envisager la monnaie dans ses aspects affectifs aussi bien que quantitatifs, dans la mesure où celle-ci constitue l'objectivation des désirs et des valeurs des individus. Dans ce sens, l'analyse du personnage de Séchard dans *Illusions perdues* s'avère révélateur de ce que la littérature peut apporter à la pensée économique lorsqu'elle met en scène des attitudes, des comportements paradoxaux.

Il en va de même pour Félix Grandet, dont Laurence Fontaine réussit à expliquer les contradictions dans un article qu'elle intitule de façon significative : « l'impossible rencontre de l'avare et du spéculateur ». Rencontre impossible, bien

entendu, sur le plan de l'analyse strictement économique, mais que la littérature permet d'envisager pour en explorer les limites : « Avec Félix Grandet, Balzac brosse deux tableaux qui ne se recoupent peut-être pas : celui des stratégies d'enrichissement des marchands et des financiers dans le premier tiers du XIX^e siècle et celui de l'avare dans la tradition des moralistes du XVII^e siècle » (p. 34). Et c'est justement à travers le portrait d'un de ces personnages capables de mettre en branle la logique des structures socioéconomiques qu'Yves Citton nous livre, dans sa brillante contribution qui clôt le volume, une ontologie du capitalisme financier divisée en neuf principes ; autant d'armes pour comprendre et lutter contre la violence symbolique exercée sur les éternels débiteurs que nous sommes aux yeux du système dominant. Face aux rapports de force instaurés par la dette, le comportement de Mercadet, le héros de *Le Faiseur*, dévoile une vérité qui est encore de mise de nos jours : « *Devoir* une somme empruntée à autrui, c'est *avoir* (eu) la somme en question, et si les créanciers se pressent à votre porte, c'est que, grâce à votre dette, vous avez quelque chose à laquelle ils tiennent énormément (leur argent) » (p. 150).

Il est de bon ton d'entamer tout débat contemporain sur l'impasse du système capitaliste en dressant la liste des grands malfaiteurs ayant précipité l'écroulement du château de cartes. Encore faudrait-il reconnaître que ce parti pris, certes nécessaire ne serait-ce que du point de vue juridique, ne constitue en fin de compte que la manifestation de notre cynisme à l'égard de ce qui relève en réalité d'un paradigme civilisationnel. Manifestation du besoin urgent de trouver des coupables, comme si la plus grande escroquerie de l'histoire moderne pouvait être expliquée du seul point de vue moral ou économique, dernière mise à jour de toutes les vieilles confrontations bipolaires peuplant notre imaginaire, massant notre bonne conscience : citoyens contre barbares, indiens contre cowboys, humains contre extra-terrestres, spéculateurs contre chômeurs. Sous la bannière du *De te fabula narratur* horatien, la critique littéraire la plus opportuniste n'a pas manqué au rendez-vous de la référence au grand romancier de l'argent, ou plutôt aux images d'Épinal dont on se sert trop souvent pour évoquer son œuvre. Or, l'efficacité du manichéisme en tant qu'instrument d'analyse des phénomènes historiques laissera toujours à désirer.

Pour autant que Balzac puisse nous donner des clés pour comprendre la configuration (économique, symbolique, narrative, psychologique, etc.) de notre système actuel, toute approche à son œuvre doit partir d'une mise en perspective diachronique –« le système économique et financier a beaucoup trop évolué depuis les années 1830-1840 » (p. 12)– et dialectique, dans la confrontation des savoirs et la littérature. L'histoire du capitalisme se trouve dans l'histoire de sa représentation, et la naissance du capitalisme moderne coïncide avec la naissance du roman moderne. Car, à la rigueur, le capitalisme est un système fondé sur notre capacité à représenter, ce geste par lequel nous construisons notre rapport au réel en l'humanisant, en nous l'appropriant, en lui attribuant une forme et un sens dont il n'est pas redevable en soi. Le langage de la marchandise ou le langage comme marchandise.

Extraordinaire synergie que celle qui a lieu dans l'ouvrage dirigé par Alexandre Péraud, permettant non seulement de tirer l'œuvre balzacienne du cimetière des poncifs, mais surtout de mieux réaliser que l'économie ne tient pas uniquement aux chiffres. Et c'est en cela qu'elle est profondément littéraire, tout comme la littérature est profondément économique. Extraordinaire bonheur, somme toute, que celui du lecteur de *La Comédie (in)humaine* qui contemple désormais le monde de cet air, évoqué par Claude Simon dans *Le Vent* (Paris, Éd. De Minuit, 2013, p. 141), « à la fois grossier, rogue et couard de ceux qui perçoivent peut-être confusément la terrifiante artificialité de cette sorte de cordon ombilical qui leur permet non seulement de vivre (nourriture, lit, toit) dans l'acception physique du terme, mais encore de pouvoir se figurer qu'ils existent : l'argent ».

Borja MOZO MARTIN
Université de Poitiers
borja.mozo@univ-poitiers.fr